

PORTRAITS DE DÉTENUES : UNE PHOTOGRAPHE EN PRISON

En septembre dernier, dans le cadre de la biennale « Images Vevey », tout l'espace de l'église Sainte-Claire était consacré à une cinquantaine de portraits de femmes détenues réalisés par la photographe française Bettina Rheims. C'est Robert Badinter qui l'a sollicitée, elle, connue plutôt pour ses photos de célébrités ou de mode. « C'était une injonction ! », confie-t-elle à 24 Heures. « Vous devez aller en prison ! » lui avait-il recommandé, préoccupé par le fait qu'on ne s'inquiète jamais des femmes détenues.

Pour Bettina Rheims, ce ne fut pas une sinécure d'obtenir les autorisations du Ministère de la justice et l'accord des femmes concernées. Il a fallu au moins six mois avant de se retrouver une première fois dans une prison. « C'est très impressionnant. Le Bruit. On vous dépouille de tout, à part de nos 150 kilos de matériel, à chaque fois scrupuleusement fouillé »¹, avoue-t-elle. « Quand je les rencontre, je ne sais rien d'elles, qui me posent par contre beaucoup de questions : pourquoi ces images, quel intérêt à participer. Il faut savoir que le milieu carcéral est très dur. On ne dit jamais rien, aux surveillantes, évidemment, mais très souvent entre détenues », raconte la photographe. « Elles me demandent : qu'est-ce qu'on va encore me prendre ? Je leur ai dit que je n'allais pas les sortir de là (...) mais que j'allais ouvrir une fenêtre, - pas une porte - un moment où elles pourraient retrouver leur féminité ».

La photographe propose de purs portraits, sans rien qui n'évoque la prison, ni barreaux, ni cellules, juste des regards². « Mais on n'y sent quelque chose, je ne sais pas, de l'ordre de l'enfermement, quelque chose d'éteint. (...) Je ne prétendais pas rallumer leurs yeux en une heure ». Effectivement, le face à face avec ces portraits est impressionnant : on y lit la révolte, la honte, l'incertitude, le désespoir ou même, parfois, une attitude de défi. Il n'y a ni noms ni commentaires. On ne sait rien de ces femmes ni des raisons qui les ont amenées en prison. Elles ont pu se choisir un prénom, une tenue, se maquiller ou non. Sinon rien, juste l'image et c'est très fort. Parfois quelques bouts de textes, mais sans lien avec la personne photographiée. On ressort de là fortement ébranlé.

« C'est une histoire de classe sociale, estime la photographe. Parmi toutes celles que j'ai rencontrées, une seule venait d'un milieu social favorisé. Il n'y a pas de hasard, ce sont des laissées pour compte. La question de la réinsertion est d'ailleurs insoluble. Quand elles sortent, elles ne trouvent souvent pas de boulot, leur famille a démenagé. Tout les lâche, tout les quitte ». « En tout cas, conclut Bettina Rheims, je ne photographie plus comme avant. (...) avec ce projet, j'ai eu le sentiment d'être utile ».

■ ANNE-CATHERINE MENÉTREY-SAVARY

Notes :

1. Toutes les citations sont extraites de l'article : « [Bettina Rheims, animée par le sentiment d'être utile](#) » : Boris Senff ; 24 Heures ; 10.09.22.
2. Voir la galerie d'images proposée par [Festival Images Vevey](#).